

**FÊTE DE L'ASSOMPTION  
DE LA  
BIENHEUREUSE VIERGE MARIE**

Saint-Thomas de Villeneuve

PREMIER SERMON  
ACCORD DE L'ÉVANGILE DU JOUR AVEC LA VIE DE LA MÈRE DE DIEU

*Maria optimam panem elegit.  
Marie a choisi la meilleure part*  
St Luc, x, 43



N'est-il pas bien étonnant. M. F., qu'au grand jour de cette solennité, l'Église nous propose l'Évangile des deux sœurs de Lazare? Jésus entre dans un château, Marthe s'empresse de le servir, Marie s'assoit à ses pieds, Marthe se plaint de sa sœur et Jésus prend la défense de Marie. Quel rapport entre ce récit et l'Assomption de la Vierge sainte?

Cependant si vous voulez considérer sous le sens littéral le sens mystique que l'Église a eu surtout en vue, vous verrez que l'Évangile de ce jour nous retrace en peu de mots la vie entière de la bienheureuse Vierge, qu'il est un abrégé succinct de toute son histoire. Pas un mot dans tout ce récit qui ne renferme un mystère ou qui s'écarte de l'esprit de cette solennité. Pour le voir clairement, reprenons l'un après l'autre chacun des faits qui nous sont racontés.

« Jésus entra dans un château (Luc, x, 38). » Quel château plus fort, plus solide, plus brillant que la Vierge sacrée? Son âme avait été tellement affermie dans la grâce, que jamais le moindre péché de parole, d'action ou de pensée ne l'éloigna un seul instant de Dieu. Oh! quelle forte citadelle que cette âme sacrée! jamais le démon, malgré toutes ses ruses, n'a pu s'en emparer; que dis-je? il n'a jamais osé porter ses coups à l'intérieur, car il n'a même jamais pu avoir en sa puissance la moindre ligne du dehors. Marie est une citadelle non-seulement imprenable, mais inattaquable. Sans doute elle a essuyé les persécutions de l'ennemi du genre humain, mais elle n'éprouva jamais les tentations de la chair, ainsi qu'il est écrit: « Abimélech ne la toucha point. » Parcourez tous les siècles depuis le commencement des temps, considérez l'un après l'autre tous les enfants d'Adam, vous n'en trouverez aucun plus stable, plus fort, plus immuable que cette Vierge sacrée. Elle est la tour dont l'inébranlable fondement repose sur le plus ferme rocher, au sommet des saintes montagnes; c'est d'elle qu'il est dit: Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera point ébranlée. » C'est d'elle encore que parle le Cantique: « Comme la tour de David bâtie avec ses défenses; mille boucliers pendent à ses murs; on y voit toute l'armure de puissants guerriers. » Marie est vraiment la tour de David, de ce nouveau David qui, sur la montagne du Calvaire, terrassa un autre Goliath enflé d'orgueil, avec son bâton et cinq pierres du torrent, c'est-à-dire avec ses cinq plaies et le bâton de sa croix; cette tour est aujourd'hui le rempart de l'Église, l'unique refuge des pécheurs; c'est à elle que doivent recourir tous les coupables, tous les malheureux, tous les affligés, et sa force protectrice les délivrera de leurs ennemis.

Ô hommes, dans toutes vos tribulations, recourez à Marie. Que vous soyez affligés par le péché, brisés par les persécutions, troublés par les tentations, fuyez vers cette tour, accourez à Marie: « Mille boucliers pendent à ses murs (Cant, XLI, 4). » Là, pour vous mettre à couvert des tribulations et des persécutions soulevées par la haine de Satan, vous trouverez un bouclier impénétrable, car là sont amassées « toutes les armes des forts (Cant, XLI, 4), » la foi des apôtres, la force des « martyrs, la pureté des vierges, la sagesse des docteurs, la pauvreté des anachorètes, la piété des confesseurs; là en un mot se trouvent réunies les vertus de tous les Saints; il n'est pas de grâce accordée aux élus, par un privilège spécial, qui ne brille avec plus d'éclat en Marie, dès les premiers jours de son existence.

Voilà le château puissant, la tour inexpugnable qui ne donna jamais au démon ni tribut ni hommage. Jésus y entra, le jour où « le Verbe se fit chair et habita parmi nous (Jean, I, 14). » C'est de là qu'il devait s'élancer pour soumettre ses ennemis et recouvrer son royaume où le démon s'était introduit dès le commencement. Ainsi font les rois de la terre. Lorsqu'une province se révolte, lorsqu'un tyran usurpe le pouvoir, ils se retirent dans un lieu fortifié de la province; de là, ils s'élanceront, au jour donné,

pour recouvrer tous leurs domaines. Or le démon, voilà l'usurpateur dont Jésus-Christ venait détruire les oeuvres et qu'il venait chasser de son royaume, ainsi qu'il est écrit: « Voici l'heure du jugement du monde; voici l'heure où le prince de ce monde sera chassé dehors (Marc, III, 27). »

Les sujets de ce royaume s'étaient révoltés contre Dieu, leur souverain Maître, et ils avaient dit: « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous (Jean, XII, 31); » ils avaient répété ces paroles du psaume: « Brisons ses fers et rejetons son joug loin de nous (Ps. II, 3). » Mais à leur insu, Jésus entra dans un château; il vint dans le sein de la Vierge et c'est de là qu'il a remis le monde entier sous sa puissance. En effet, à peine sorti de cette forteresse mystérieuse, il déploie la plus grande vigueur; il s'élançe dans le monde, poursuit l'usurpateur, le dépouille et ramène sous ses lois l'héritage qui lui appartenait; un instant lui suffit pour remettre sous son obéissance les pasteurs des environs et les rois des pays lointains. Aussi a-t-il reçu le nom de Spoliateur, ainsi que nous le lisons dans Isaïe: « Donne-lui pour nom: hâte-toi, enlève les dépouilles, hâte-toi de piller. Car avant que l'enfant puisse nommer son père et sa mère, la puissance de Damas sera détruite; on emportera les dépouilles de Samarie (Isaïe, VIII, 3). » Le Pasteur céleste est donc venu chercher la brebis qui avait péri, la drachme qui était perdue.

« Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu (Jean, I, 11); » mais « une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. »

Ô heureuse Marthe! femme bienheureuse entre toutes les femmes, leur gloire, leur couronne! femme étonnante, femme admirable! C'est elle qu'admirait saint Jean dans l'Apocalypse, lorsque, saisi d'étonnement, il disait: « Un grand signe a paru dans le ciel; une femme était revêtue du soleil et la lune était à ses pieds (Apoc. XII, 4). » Il était dans le monde et le monde a été fait par lui et le monde ne l'a point connu (Jean, I, 10). Qui, en effet reconnaîtrait la Divinité sous cette forme humaine? qui oserait dans cet homme soupçonner Dieu. Seule, dans sa haute prudence, cette femme l'a reconnu; seule, elle l'a reçu; seule elle l'a adoré; seule enfin, elle l'a vêtu, elle l'a oint, elle l'a nourrit, elle l'a réchauffé; Marthe fidèle, elle lui a prodigué ses soins.





« Elle l'a reçu dans sa maison, » dans son sein, dans ses entrailles; elle a donné l'hospitalité dans sa demeure virginale au Roi de gloire, voyageur sur la terre. Nouvelle Sunamite, elle a préparé au Prophète suprême, au Seigneur des prophètes, une table, un chandelier et un lit; un lit de repos dans ses entrailles, une table chargée de nourriture dans son sein, un chandelier dans son intelligence. Et le divin voyageur s'est reposé dans ces chastes entrailles; il s'est nourri du lait de ce sein virginal, il a reçu la foi de cette intelligence. Et ce chandelier ne s'est point éteint dans la nuit, c'est-à-dire, la foi de Marie ne s'éteignit pas pendant la passion du Sauveur.

Cette femme bienheureuse « le reçut donc dans sa maison. » Non seulement elle le reçut, mais, comme nous l'avons déjà dit, elle lui donna le vêtement et la nourriture, elle exerça à son égard, suivant les paroles de saint Anselme, toutes les oeuvres de miséricorde; mais ici entrons dans un plus grand détail, et rappelons l'une après l'autre chacune de ces oeuvres.

Et d'abord quand il se fit voyageur, elle le reçut et lui donna l'hospitalité. Ô le divin voyageur qui disait de lui-même par son prophète: « Je suis étranger et voyageur comme tous mes pères (Ps. XXXVIII, 13)! C'est de lui que voulait parler un autre prophète quand il disait: « Vous serez comme un étranger sur la terre et comme un voyageur, qui passe sans s'arrêter (Jérémie, XIV, 8). » C'est lui à qui ses disciples adressèrent un jour ces paroles: « Êtes-vous seul étranger dans Jérusalem (Luc, XXIV, 18). »



Tel est le céleste voyageur que reçut dans sa maison cette femme bienheureuse, et que de plus elle revêtit d'un vêtement étroit, d'un habit pauvre et court, de peur que, trop long, il ne lui embarrassât les pieds dans sa route à travers la vie mortelle, où il s'était élancé comme un géant, pour la parcourir jusqu'au gibet de la croix. Cet habit était pauvre mais il était sans souillure et de la plus éclatante pureté. Salomon voulait parler de ce vêtement quand il disait dans ses Proverbes: « Elle a ourdi une toile et l'a vendue; « elle a donné une ceinture au Chananéen (Prov. III, 24). » Cette toile si pure ourdie par la Vierge sainte, est la chair sacrée du Sauveur, chair brillante et pure que l'Esprit-Saint, semblable à l'habile ouvrier qui sur le métier tisse la toile avec des filaments de lin, forma lui-même d'un sang virginal, sans l'opération de l'homme. La Vierge sainte regardait cette toile divine, cette chair sacrée comme la sienne propre, comme la chair de sa chair, et dans sa sagesse, elle la vendit à Dieu le Père, afin qu'il en fit pour son Fils bien-aimé une longue tunique de diverses couleurs.

Et à quel prix, Dieu infiniment bon, à quel prix a-t-elle vendu cette toile mystérieuse? Qu'a-t-elle reçu pour cette tunique? Ah! qui pourra calculer ce prix? qui osera le dire? Qui pourra même le penser? La plénitude de toutes les grâces, la pleine possession de toutes les vertus, de toutes sortes de biens, l'incomparable trésor de toutes les pierres précieuses, de tous les diamants des cieux. Elle a été revêtue de gloire et de splendeur; elle a été établie Reine du ciel et de la terre; toute créature au-dessous de Dieu lui a été donnée pour la servir. Voilà le prix de cette toile sacrée; voilà ce qu'elle a conté à Dieu.

Mais pourquoi a-t-elle été vendue? Pour en faire une ceinture au Chananéen. Ô le beau Chananéen dont la splendeur de Dieu est le vêtement et dont la ceinture est une chair virginale! Ô le beau Chananéen qui, toujours immuable et sans perdre la forme de Dieu, apparaît cependant comme changé en la forme de l'homme! Dès le commencement, ce divin Chananéen possédait d'amples vêtements que lui avait donnés son Père; seule la ceinture lui manquait pour en recueillir les longs et vastes plis, lorsqu'il viendrait parcourir sa route sur la terre. « Le Seigneur a régné, nous dit le psalmiste; « il s'est revêtu de gloire; le Seigneur s'est revêtu de force, et s'est « mis une ceinture autour des

reins (Ps. XCII, 1). » Vous trouvez dans ces paroles les vêtements et la ceinture; le Père lui donne les vêtements et sa Mère lui donne la ceinture; il a reçu la ceinture dans le temps, il reçoit les vêtements de toute éternité.

Oh! quels magnifiques vêtements! C'est la beauté, c'est la force, ainsi qu'il est écrit: «Il a pour vêtement la force et la beauté (Proverbes XXXI, 35); » et voici comment le

psalmiste parle de sa beauté: « Seigneur mon Dieu, vous êtes grand dans votre magnificence. Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté, vous vous êtes couvert de lumière comme d'un vêtement (Ps. CIII, 1). »

Et voici comment le même prophète parle de la force.

« Vous avez affermi la terre dans ses fondements et les siècles ne l'ébranleront point (Ps. CIII, 6). »

Tels sont les vêtements et voici la ceinture: « Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave (Philip. II, 7). »

Ah! comme l'éternité est ceinte étroitement dans cet Enfant d'un jour! Comme la sagesse infinie

est ceinte étroitement dans cette jeune intelligence, la toute-puissance dans cette faiblesse, la force dans cette délicatesse, la majesté dans cette pauvreté, la Divinité dans cette forme humaine, Celui qui est la gloire des anges dans ce petit corps qui vagit! Ah! comme vous avez recueilli les plis de vos vêtements sous la ceinture de votre chair mortelle, ô bon Jésus, dans cette étable où des anges vous adorent, mais où vous êtes dans la compagnie des animaux! Quelle majesté et quelle humilité! quelle gêne et quelle ampleur immense!

La Vierge sainte a donc reçu le voyageur, et vêtu le Chananéen; de plus, elle a calmé sa faim. Elle lui a donné en abondance le lait de son sein virginal, elle a nourri le vrai Pain descendu du ciel; elle a rassasié le Pain des anges, en lui offrant son sein fécondé par le ciel.





Ce n'est pas tout encore; elle a aussi racheté Jésus-Christ de sa captivité; et comment a-t-elle accompli cette œuvre de miséricorde? Le genre humain avait par son péché contracté une grande dette; ne pouvant la payer, il devait porter les fers de l'esclavage. Le Fils du Roi éternel, touché de compassion, répondit pour cet esclave auprès

de son Père, et le Créateur devint ainsi la caution de sa créature. Cependant le divin Fils n'avait pas de quoi payer la dette de l'homme. Et son Père le presse: « Mon Fils, tu as engagé ta foi pour ton ami; tu as donné la main à un étranger, tu t'es enlacé par les paroles de ta bouche, tu t'es lié par tes discours. Fais maintenant ce que je te dis, mon Fils, et dégage-toi, car tu es tombé dans les mains de ton prochain. Hâte-toi, cours, « presse ton ami; refuse le sommeil à tes yeux, le repos à tes paupières. Échappe au piège comme le daim, ou comme l'oiseau au « filet de l'oiseleur (Pro, VI, 4), » et paie ta dette au plus vite. Que faire? Ce Fils divin n'avait pas de quoi payer pour le péché de cet esclave dont il s'était fait la caution; car « la solde du péché est la mort (Rom. VI, 23); » le paiement du péché ne peut être qu'une peine. Et l'Éternel ne peut mourir et l'Impassible ne peut subir une peine.

Alors le Fils de Dieu s'adresse à la Vierge sainte et reçoit d'elle la somme de la forte rançon qu'il devait remettre au créancier son Père. Il reçoit d'elle, en effet, sa chair sacrée pour payer à son Père, à la place de cet esclave dont il avait fait son ami, le prix de tous ses péchés. Oh! comme il a pleinement acquitté cette dette du péché! Oh! quel large paiement il a fait sur la croix au divin créancier, le Père céleste! Que de coups de verges! que de soufflets, que de plaies! que de blessures! que d'insultes! que de larmes! que de tourments et enfin quelle mort si cruelle! Voilà le prix qui a délivré l'homme de son esclavage.

Jésus-Christ a donc payé le prix de notre rachat, mais c'est la Vierge sainte qui lui a fourni ce prix. Jésus-Christ est notre Rédempteur, mais c'est la Vierge sainte qui lui a procuré les moyens de nous racheter. Ô Vierge bienheureuse, quelle reconnaissance vous doivent nos cœurs! que pourrons-nous vous rendre pour un si grand bienfait!

Elle a de plus visité Jésus-Christ dans ses maladies; elle le visita, quand il était étendu sur le lit douloureux de sa croix. « Aux pieds de la croix se tenait sa Mère (Jean, XIX, 25). » Jésus-Christ était dans la souffrance, elle était dans les pleurs, et quelques instants après, quand il eut expiré, ce fut elle-même qui l'ensevelit.

Quelle œuvre de miséricorde et de dévouement n'a-t-elle pas accompli pour son Fils? A-t-elle un seul instant interrompu ses services et ses soins? aussi ne reconnaissez-vous en elle cette femme appelée Marthe qui servait le Seigneur avec tant d'empressement et de sollicitude? Ô Marthe, Ô Marthe, jamais femme n'a mieux que vous mérité ce nom. Rappelez-vous tous les services qu'elle a rendus à son Fils dès le premier de ses jours. Considérez-la d'abord mettant au monde cet Enfant divin, dans une misérable cabane, dans une ville étrangère, sous un toit étranger; sans un bras pour la servir, sans lit pour se reposer, sans feu pour se réchauffer, sans aide, sans le moindre secours. Voyez cette nouvelle Mère fuyant peu après en Égypte, au milieu de la nuit dans une saison rigoureuse, à travers les sables des déserts où l'œil ne trouve aucune route, que les chameaux peuvent à peine parcourir; et un seul homme, un vieillard, l'accompagne. Voyez-la passant en Égypte, dix années d'exil au milieu de barbares inconnus, cruels et idolâtres, et préparant à la famille la nourriture et le vêtement, fruit de ses travaux et de ses sueurs. Considérez-la encore revenant de l'Égypte; comme elle tremble pour son Enfant! Et puis elle nourrit, elle sert cet Enfant bien-aimé; plus tard, aux jours de sa prédication, elle l'accompagne en tous lieux; tendre Mère, elle le suit dans les bourgs et dans les villages, partout où il porte ses pas, partout où il fait entendre sa parole; et c'était pour elle une grande fatigue, des efforts qui détruisaient ses forces; mais pouvait-elle être un seul jour séparée de son Fils?





Que dirai-je des angoisses, des sollicitudes, des craintes qui la tourmentaient chaque jour? Sans cesse elle était sous le poids de ces craintes qu'elle savait devoir se réaliser plus tard, et quand vint l'heure suprême, que de tourments! quelles affreuses douleurs! Ô Vierge sainte, qui jamais a souffert pour autrui, comme vous avez souffert ici-bas pour le Fils de Dieu? Quelle servante apporta jamais dans le service de son maître cette générosité, cet empressement, tant de calme, tant de dévouement, tant de persévérance? Ô Marthe, Ô Marthe; oui, Marthe véritable, en lui donnant l'hospitalité dans votre sein; Marthe véritable, en lui donnant le jour; Marthe véritable, en le servant dans le cours de sa vie; Marthe véritable, en partageant les douleurs de sa mort. Ah! comme vous avez bien accompli la promesse que vous avez faite au premier moment de son existence: « Voici la servante du Seigneur (Luc, I, 32). »

« Une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison; mais elle avait une sœur nommée Marie (Luc, X, 38). » Ici, M. F., écoutons saint Bernard (St Bern. Serm. 2<sup>o</sup> pour l'Assomption, n<sup>o</sup> 9): Dans la Vierge sainte qui porte par excellence le nom de Marie, remarquez deux caractères bien distincts. Elle est Marthe par le corps et Marie par l'esprit; Marthe par les préoccupations du service et Marie par le calme de son repos; Marthe pourvoit aux besoins matériels du Seigneur, et Marie s'assoit à ses pieds. Nous avons vu la Vierge sainte faisant l'office de Marthe, voyons comment elle a rempli l'office de Marie; car Marthe et Marie sont sœurs, et dans la Vierge sainte, il n'y a entre les offices de l'une et de l'autre aucune opposition, aucune incompatibilité; c'est au contraire

une chose admirable, que, s'élevant plus que tout autre dans la vie contemplative et dans la vie active, elle ait pourtant allié en elle ces deux vies avec un accord parfait. Son action ne nuisait pas à sa contemplation, et sa contemplation ne nuisait jamais à son action; par une grâce merveilleuse de l'Esprit-Saint, l'assiduité de son travail ne l'empêchait pas de prier toujours, et la continuité de la prière ne l'empêchait pas de travailler sans cesse. Marthe servait Jésus comme son Seigneur; et Marie le contemplait comme son Dieu. Nous connaissons les préoccupations de Marthe, voyons maintenant la contemplation de Marie.



« Assise aux pieds du Seigneur, nous dit l'Évangéliste, elle écoutait sa parole (Luc, X, 39).» Pieds sacrés dont parle le psalmiste. « Afin que tes pieds soient teints de sang (Ps. LVII, 24). » Devant eux le démon s'enfuit (Habac. III, 5) » ainsi que nous l'atteste le prophète. Par ces pieds du Seigneur, nous devons entendre son Humanité, puisque la tête du Christ, c'est Dieu (I Cor. XI, 3), nous dit l'Apôtre.

Et Marie, assise constamment aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Ô Dieu infiniment bon, qui pourra dire les ardeurs, les douceurs, les joies qui, aux pieds de Jésus, remplissent le cœur de la Vierge bénie, au milieu même des sollicitudes du service; de quelle ferveur son âme était embrasée, de quelle joie elle était inondée chaque jour, lorsque ses yeux contemplaient le Dieu de Sion et que ses mains le comblaient de caresses? Nuit et jour elle portait dans ses bras bienheureux Celui qui porte l'univers. Oh! quels éclatants rayons de soleil infini, voilé du nuage de la chair, répandait dans l'âme si pure de la Vierge Mère! de quelle pourpre, de quelle gloire il la faisait resplendir! Que de faveurs il répandait dans son cœur, pendant qu'elle le réchauffait sur son sein! de quel nectar il abreuvait son âme, pendant qu'elle l'abreuvait de son lait! Comme un nuage resplendit des couleurs de la pourpre, sous les rayons du soleil, ainsi resplendissait l'âme de cette heureuse Vierge sous les rayons du Soleil éternel.



Que dirai-je de ces longs entretiens avec Jésus à tous les âges de sa vie, à l'âge de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse, de sa maturité? Quelles paroles! quelles conversations quelles épouses! quels mystères! quels secrets quels oracles! Heureuse école où l'on voit pour Maître un Fils et un Dieu, et pour disciple une Mère et une Vierge! Quelles connaissances n'avez-vous pas puisées dans les leçons de ce grand Maître, après de si longues années, après une attention si constante, après des leçons si fréquemment répétées! Que n'avez-vous pas reçu de ce souverain Seigneur! Ô Vierge sainte, quelles étaient les pensées de votre esprit en ces moments bienheureux? quels étaient les sentiments de votre coeur? que se passait-il alors dans votre sein sacré? J'ai la conviction et je ne crois pas me tromper, que j'aurais le frêle corps de cette Vierge bénie, que son âme

si sensible et si tendre, n'auraient pu souffrir les torrents de lumière et de bonheur qui, s'échappant de cette source ardente, l'inondaient tout entière, si l'Esprit-Saint ne l'avait ombragée d'en haut et ne l'avait fortifiée de sa vertu toute-puissante. Non, dans un corps mortel, Marie n'aurait pu, à moins d'être soutenue par un miracle, ressentir tant de délices et vivre encore. Aussi je regarde comme un vrai miracle, qu'elle n'ait pas entièrement défailli ou du moins qu'elle n'ait pas été dans un continuel ravissement. L'Esprit-Saint la soutenait au milieu de tant de splendeurs et de délices, afin qu'elle ne fût pas sans cesse ravie en extase et qu'elle put ainsi remplir auprès du Fils de Dieu l'indispensable ministère de Marthe. Rassemblez, en effet, dans une seule âme, toutes les délectations que Dieu a daigné faire goûter aux apôtres, aux prophètes, aux martyrs, aux vierges, à tous les autres saints, comparez toutes ces délectations à celles qu'a senties et goûtées cette glorieuse Vierge; tout cela ne sera qu'un grain de sable auprès d'une montagne, qu'une goutte d'eau auprès de l'Océan, qu'une étoile auprès du soleil. Le corps de cette pure Vierge était en quelque sorte spirituel, soit à cause de son éminente pureté, soit à cause des vertus divines qui l'embrasaient, soit à cause des suavités abondantes qu'elle goûtait sans cesse. Voilà cette sublime Marie; voilà la plus grande de toutes les vierges qui ont eu le bonheur de remplir l'office de Marie, voilà la plus grande de toutes les femmes. Mais pendant tout ce temps « Marthe s'empressait aux soins « nombreux du ménage (Luc, X, 40). » L'esprit s'envolait à travers les mystères des cieux; le corps se fatiguait dans des soins tout matériels. L'une se tenait tranquille et écoutait, l'autre s'agitait et travaillait.

Mais quand est-ce que Marthe se plaignit de Marie? c'est ce qui nous reste à montrer. Et pour le comprendre facilement, nous devons remarquer dans l'âme de Marie comme dans l'âme de Jésus-Christ, deux parties distinctes, la partie supérieure et la partie inférieure. La partie supérieure de Marie, comme celle de Jésus-Christ, acceptait la passion du Rédempteur; la partie inférieure la repoussait, comme la repoussait Jésus-Christ lui-même. La Vierge Mère savait à l'avance toutes les souffrances que son Fils devait endurer; elle avait tout appris soit dans les Écritures dont mieux que personne elle avait l'intelligence, soit dans les paroles du vieillard Siméon qui l'en avait avertie, soit dans ses entretiens avec son Fils qui lui avait tout révélé, afin que, le jour venu, elle eut plus de force pour supporter sa douleur.

Le Sauveur en effet qui avait prédit sa passion aux Apôtres, ne l'aurait pas cachée à sa mère qui, plus que tous les autres, avait connaissance de tous ses secrets. La Vierge sainte savait donc dès le premier moment de sa Maternité divine, la fin que Dieu se proposait dans les mystères de son Incarnation, de sa naissance, de son séjour parmi les hommes, et elle conformait sa volonté à la volonté du Très-Haut; la Mère ne s'opposait pas à la mort du Fils, que voulait le Père céleste. Mais elle était Mère, et comme mère, sa nature se révoltait à la pensée de la mort de son Fils.

Le coeur de la Vierge Mère, était donc comme un champ de bataille, où se livrait un affreux combat; deux immenses amours l'agitaient en sens opposés, son amour pour son Fils et son amour pour les hommes. Sans doute lorsqu'avant la Passion, le souvenir de la mort de son Fils se présentait à sa mémoire, cette pauvre Mère s'attristait profondément; cependant la rédemption du monde, l'exaltation de son Fils, les fruits glorieux de cette oeuvre sanglante, la volonté bien connue de Dieu le Père, toutes ces considérations adoucissaient ses chagrins et tempéraient sa douleur. Mais quand le jour fut venu, quand cette Mère infortunée vit son Fils bien-aimé, le plus beau des enfants des hommes, déchiré, pâle, nu, couvert de plaies et de sang, attaché à un gibet entre deux voleurs; quand elle voit un spectacle si affreux, tout à coup ses facultés demeurent suspendues,

ses forces l'abandonnent; rien ne peut adoucir la vivacité de sa douleur. Alors, comme totalement abandonnée par la partie supérieure, la partie inférieure s'écrie: « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule (Luc, X, 40). »



Spectacle étonnant et lamentable! Le Fils attaché à la croix se plaint du plus tendre des pères par cette tendre plainte: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (Matt. XXVII, 46)? » Et la Mère, plongée dans une mer d'amertume, à demi-morte aux pieds de la croix, adresse à son Fils la même plainte: « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule? Ne voyez-vous pas, ô Fils bien-aimé, les douleurs si vives de mon âme? Ne voyez-vous pas que, privée de toute consolation, je meurs de tristesse à vos pieds? Ici pas une parole d'amour. Le Fils ne donne plus à Dieu le nom de Père, il l'appelle son Dieu; la Mère ne donne plus à Jésus le nom de Fils, elle l'appelle son Seigneur. Des deux côtés la plainte est la même; le Fils dit au Père: « Pourquoi m'avez-vous abandonné? » la Mère dit au Fils: « Ma

sœur m'a laissée toute seule. » Dans sa prière du jardin, le Sauveur avait plusieurs fois répété le nom de Père, disant: « Mon Père, mon Père (Matt. XXVI, 39), » pour essayer de l'incliné à la miséricorde; et maintenant, au milieu de sa tribulation, triste et abandonné, il s'écrie: « Mon Dieu, mon Dieu. » Comme s'il disait: Vous n'êtes plus pour moi un Père tendre, mais un Dieu sévère, car pour de vils esclaves vous me livrez à ces affreux tourments. Cependant je ne me plains pas d'être crucifié par vous qui m'avez engendré; car c'est vous seul qui m'attachez à cette croix, et tous ceux-ci n'auraient aucun pouvoir sur moi, s'il ne leur avait été donné d'en haut. Je meurs pour vous obéir; « que votre volonté soit faite: » Ma mort est nécessaire au monde, accomplissez votre volonté. Mais pourquoi m'avez-vous abandonné? Un père abandonne-t-il, dans une telle extrémité, son Fils obéissant? « Nos pères ont espéré en vous; ils ont espéré et vous les avez délivrés, ils ont crié vers vous, et ils ont été sauvés; ils ont espéré en vous et n'ont pas été confondus (Ps. XXI, 5). » Seul je suis dédaigné; seul je suis abandonné, seul je suis traité comme un néant. Tous les autres n'éprouvent que votre miséricorde, votre Fils seul, malgré son obéissance, n'éprouve que votre sévérité.

Telles sont les plaintes que le Fils adresse à son Père; telles sont aussi les plaintes que la Mère adresse à son fils; « Seigneur ne faites-vous pas attention, » jusqu'ici vous m'aviez environné de soins attentifs, et dans ce triste moment où ils me seraient plus que jamais nécessaires, où je succombe dans un chagrin amer, vous me les refusez. Le divin Fils lui fait la même réponse. Il ne l'appelle plus sa Mère: « Femme, dit-il, voilà votre fils. » Comme s'il disait: « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. » Je connais et je vois votre douleur, votre trouble, votre chagrin si amer; et votre affliction me cause plus de tourments que cette croix.

Mais que puis-je faire pour vous, ô Marthe? Que puis-je faire pour vous, ô la plus aimée de toutes les mères? « Une seule chose est nécessaire, (Luc, X, 24) » c'est la mort que je souffre, et bien des raisons la rendent nécessaire. Il faut qu'un seul homme meure pour le peuple, afin que toute la nation ne périsse point. Il faut qu'un homme meure afin que toute la nation ait la vie. Nécessité cruelle que rien ne peut faire éviter. Ne dois-je pas obéir à mon Père? ne faut-il pas que les Écritures soient accomplies? ne faut-il pas enfin que je meure pour le salut du monde?



Mais, ô Mère bien-aimée, écoutez une parole de consolation et ne vous plaignez plus que je vous abandonne entièrement. Sans doute, en vous Marthe est troublée, tourmentée; hélas! c'est la part de Marthe; mais cette part passera bien vite, bientôt elle aura, une fin, tandis que « Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera « point ôtée (Luc, X:, 43). » La douleur cessera, le sanglot finira, les larmes sécheront; le Juif n'aura plus d'insulte, le Pharisien plus de reproche, Pilate plus de condamnation. Désormais plus de croix, plus de mort. Je n'aurai plus besoin du service de Marthe, les Anges me serviront; Marthe ne me recevra plus dans sa demeure, je serai assis à la droite de mon

Père. Mais la part de Marie « ne lui sera jamais ôtée, » c'est-à-dire la joie de me voir ressuscité, de voir aussi les fruits de ma Rédemption, le prix de ma victoire dans cette grande lutte, l'allégresse du monde régénéré, la joie divine de tous ces spectacles, objet d'ailleurs de son aspiration et de ses désirs, ne lui sera jamais ôtée; elle en jouira dans les siècles des siècles, au sein de la gloire éternelle,

Cette explication de l'Évangile nous montre avec quel à propos l'Église nous le rappelle à la louange de Marie. Quant à la fête de ce jour, les dernières paroles de l'Évangile que j'ai pris pour texte, embrassent tout ce qu'on pourrait dire; on ne pourrait en mieux parler. A leur mort, en effet, il y a trois parts pour les élus; les uns vont au Purgatoire, et leur part est bonne; les autres s'envolent aussitôt vers le Ciel, et après avoir reçu une première récompense dans leur âme, ils en attendent une autre au jour de la Résurrection et leur part est meilleure; mais la meilleure part de toutes est celle de ceux qui reçoivent aussitôt leur double récompense, et deviennent heureux dans leur corps et dans leur âme, cette part n'a été accordée qu'à Jésus-Christ et à Marie. C'est du moins la croyance commune, quoique saint Jérôme en ait douté, non sans raison, pour ceux qui ressuscitèrent avec Jésus-Christ.

Et ce n'est pas seulement en cela que Marie a reçu la meilleure part; mais examinez les vertus, les privilèges, les grâces de toute sorte, et voyez si ici encore Marie n'a pas toujours choisi la meilleure part. Ainsi soit-il.



**2015**